

# Capitulation ou collaboration ?

Celui qui pourra un jour écrire l'histoire de l'armistice italo-allié du 3 septembre 1943, écrira sûrement un livre passionnant. Aujourd'hui, nous devons nous borner à répondre aux nombreuses questions que cet événement soulève, par des suppositions prudentes, fondées sur de rares textes officiels. Il faudrait, par exemple, connaître les dessous de la politique du maréchal Badoglio pour savoir pourquoi l'Italie ne capitula pas au lendemain de la chute du fascisme, laissant ainsi aux Allemands le temps de se fortifier dans la péninsule. Peut-être le chef du gouvernement italien espérait-il obtenir de meilleures conditions en essayant de négocier pendant les opérations, car le désir de sortir l'Italie de la guerre semble bien l'avoir animé dès son arrivée au pouvoir.

On s'est aussi demandé pourquoi l'armistice, signé le jour où les Alliés débarquaient en Calabre, n'entra pas en vigueur immédiatement, alors que les Anglo-Américains attendaient ce moment avec impatience. Il est probable que les Alliés ont demandé aux Italiens de différer la publication de l'armistice afin d'en faire coïncider l'exécution avec le débarquement de la 5<sup>me</sup> armée américaine sur la côte occidentale de la péninsule. Les cinq jours qui se sont écoulés entre la signature et la proclamation de l'armistice représentent précisément le délai qui a permis aux Américains de concentrer, d'embarquer et de transporter leurs divisions d'Afrique du Nord à la côte tyrrhénienne où eurent lieu les débarquements dans la nuit qui suivit la capitulation.

Celle-ci n'a donc nullement revêtu le caractère subit et rigoureux qu'ont d'habitude les redditions sans conditions. L'armistice du 3 septembre ressemble davantage à un arrangement qu'à une capitulation proprement dite. Il est le fruit d'habiles négociations menées plus ou moins directement entre les deux parties. Les excellents atouts que le maréchal Badoglio avait dans son jeu lui permirent de traiter avec l'adversaire en tirant habilement parti de son impatience. Ces atouts étaient la flotte italienne — que l'aviation alliée a ménagée à dessein durant toute la campagne de Sicile — et les divisions italiennes en territoire occupé. Bien qu'insuffisamment armées, ces unités détenaient les clefs de la France méridionale, de la Corse, des Balkans, sans compter les troupes italiennes en Crète et dans le Dodécanèse. Le maréchal Badoglio avait encore un troisième gros atout dans le désir des Anglo-Saxons de ne pas voir son gouvernement renversé par une révolution qui aurait plongé l'Italie dans l'anarchie et entravé, de ce fait, les opérations alliées. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les bombardements des villes du Nord de l'Italie ont cessé brusquement après les velléités de troubles qui eurent lieu à Milan et à Turin vers le milieu d'août.

Ainsi l'armistice, semble-t-il, a bien été négocié. On en veut encore pour preuve le fait qu'il a été signé à l'insu des Allemands, qui le considèrent comme une trahison. En effet, par les clauses militaires du Pacte d'acier, les deux alliés s'engageaient à ne pas signer de paix séparée. Nous nous trouvons également ici devant un autre mystère de la politique du maréchal Badoglio, mystère que sa déclaration adressée aux Puissances tripartites est loin d'éclaircir. Jusqu'à quel point et jusqu'à quel moment a-t-il fait le jeu de l'Allemagne, comme l'en accusaient les Anglais, et jusqu'à quel point fait-il maintenant le jeu des Anglo-Américains, comme l'en accusent les Allemands ?

A en juger par la défense inopérante des Italiens en Calabre et par l'évolution de la situation depuis la publication de l'armistice, il ne saurait faire de doute que le maréchal Badoglio, pour sortir son pays de la guerre, est disposé à collaborer avec les Anglo-Saxons. Nous ignorons évidemment les clauses de l'armistice, dont une des plus importantes obligerait les Italiens à employer les armes contre les forces allemandes si celles-ci cherchaient à empêcher l'Italie de remplir ses engagements. Or, tel paraît être le cas dans le Nord de la péninsule, où l'on signale des combats locaux entre soldats allemands et italiens.

Dé façon générale, la situation militaire est encore très confuse en Italie. La plupart des troupes ont déposé les armes ; certaines unités servent de guides aux éléments de la 8<sup>me</sup> armée, qui remonte la Calabre. On n'a cependant pas encore entendu parler de corps de troupes italiens qui combattent du côté allié, bien que la tension entre Italiens et Allemands s'accroisse d'heure en heure. Berlin cite le cas de détachements isolés qui ont été désarmés par la *Wehrmacht* pour avoir voulu s'opposer aux mesures prises par le haut

commandement allemand pour contrôler les centres et le réseau ferroviaire dans l'Italie centrale et septentrionale.

C'est essentiellement au nord de la ligne Pise-Ancône que les troupes allemandes ont été concentrées en vue de la défense du glacis qui couvre l'Allemagne, au sud des Alpes, et qui protège l'accès de la France et de la Vénétie julienne. Ce sont là les points vitaux que les quinze ou dix-huit divisions du Reich qui ont franchi le Brenner ces dernières semaines vont défendre avec âpreté, tandis que le reste de la péninsule formera le théâtre d'opérations de retardement.

On ignore l'importance des troupes allemandes réparties dans le sud et le centre de l'Italie, de sorte qu'il est difficile de dire si les divisions de la 5<sup>me</sup> armée américaine qui ont débarqué dans la région de Naples se heurteront à une forte résistance. Des combats sont en cours dans ce secteur, où le général Eisenhower veut créer une tête de pont afin de couper la retraite aux troupes allemandes qui se battent en Calabre, à trois cents kilomètres plus au sud.

Que fera le haut commandement allié des deux autres armées qui forment, avec la

5<sup>me</sup> et la 8<sup>me</sup> déjà engagées sur la péninsule, le 15<sup>me</sup> groupe d'armées ? D'autres opérations de débarquement sont encore possibles dans la région de Rome ou plus au nord, sans compter que la Corse et la Sardaigne forment deux objectifs importants qui couvrent les côtes de la mer Ligurienne.

Pendant que les Anglo-Américains développent ainsi leurs offensives sur la péninsule, les forces italiennes qui ne poursuivent pas la lutte aux côtés des Allemands, conformément à l'appel du gouvernement fasciste de Berlin, passent du côté des Alliés. Déjà des navires de guerre italiens auraient rallié la flotte de l'amiral Cunningham. D'autre part, les avions stationnés dans les Balkans commencent à se rendre en Afrique du Nord et à Chypre, où ils vont grossir les rangs de l'aviation alliée.

Quant aux vingt-cinq ou trente divisions italiennes dans les Balkans, on en est encore sans nouvelles précises. Il est probable qu'elles joueront un rôle, soit en combattant soit en s'abstenant, dans la phase balkanique de la guerre, phase qui pourrait avoir lieu après l'ouverture du canal d'Otrante et l'occupation de la pointe méridionale de la péninsule italienne par les forces alliées.

S. Stelling-Michaud.